



LES SAVOIRS PAYSANS: NATURE ET FONCTIONNALITES CONTRIBUTION AU DEBAT SUR L'UTILITE DES SAVOIRS LOCAUX

Aurokiatou Traoré

► To cite this version:

Aurokiatou Traoré. LES SAVOIRS PAYSANS: NATURE ET FONCTIONNALITES CONTRIBUTION AU DEBAT SUR L'UTILITE DES SAVOIRS LOCAUX. ISDA 2010, Jun 2010, Montpellier, France. 10 p. hal-00525542

HAL Id: hal-00525542

<https://hal.science/hal-00525542>

Submitted on 12 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Montpellier – France
28 Juin – 1^{er} Juillet 2010

Innovation et Développement Durable
dans l'Agriculture et l'Agroalimentaire

www.isda2010.net



LES SAVOIRS PAYSANS: NATURE ET FONCTIONNALITES

CONTRIBUTION AU DEBAT SUR L'UTILITE DES SAVOIRS LOCAUX

* Traoré Aurokiatou
SNV Burkina- Bureau de Bobo BP 1206
Bobo-Dioulasso
Email : rokusfr@yahoo.fr

Abstract- The recognition of farmers' knowledge and skills is today a shared fact, but their nature and usefulness are yet to be clearly determined as they tend to impact on existing standards. There is a range of contrasting views on the issue of farmers' knowledge and skills. They usually deal with the relationships that exist between modern science and local knowledge and skills; the nature of local knowledge and skills and whether they should be preserved and promoted or not. Indeed, some authors think that local knowledge and skills are not suitable resources and underline the need to support farmers themselves in order to encourage new knowledge generation. On the other hand, other researchers consider local knowledge as very sound resources. This study is a contribution to the debate on the usefulness of local knowledge. It proposes to revisit local knowledge based on an evaluation of farmers' perceptions on plants (namely pesticides plants) in Burkina. To achieve our goal, qualitative and participative surveys were conducted in the western cotton growing areas of Burkina: we analyzed the nature and functionalities of taking into consideration various opposing theories on the issue. We then evaluated the usefulness of local knowledge through a study of farmers' perceptions on pesticide plants before making a proposition for integration of scientific knowledge and local knowledge.

Key words: Farmers' knowledge, functionalities, actors, integration, Burkina Faso

Résumé- La reconnaissance des savoirs paysans est aujourd'hui un fait partagé, mais leur nature et leur utilité sont des questions qui semblent bousculer bien des normes. Des thèses divergentes analysent cette question des savoirs locaux. Elles traitent des rapports entre savoir moderne et savoirs locaux ; de la nature des savoirs locaux et de la nécessité ou non de les préserver. En effet, certains auteurs pensent que les savoirs locaux ne sont pas des ressources et soulignent la nécessité de soutenir plutôt les paysans qui produisent des savoirs nouveaux. En revanche, d'autres chercheurs considèrent les savoirs locaux comme des richesses. La présente étude est une contribution au débat sur l'utilité des savoirs locaux. Pour atteindre cet objectif des enquêtes qualitatives et participatives ont été conduites dans la zone cotonnière ouest du Burkina. L'étude propose, à partir d'une évaluation des perceptions paysannes sur les plantes pesticides, de revisiter ces savoirs paysans et de considérer à la fois l'objet et le sujet, pour une meilleure intégration entre les savoirs (scientifique et local).

Mots clés : Savoirs locaux, fonctionnalités, acteurs du savoir, ressources, interaction, Burkina Faso.

INTRODUCTION

La dimension institutionnelle et politique de l'agriculture soulève des questions d'interactions et de confrontations entre différents acteurs, entre les savoirs (technico-scientifique et paysans¹) et entre des méthodes. Les nouvelles problématiques du changement social et économique dans le monde prônent la participation des acteurs dits locaux. Au Burkina Faso, la recherche agronomique qui est au centre de la création et de l'évaluation des technologies s'efforce de développer des approches favorisant une meilleure compréhension des systèmes de production (Sankara et Traoré, 2004). Pourtant, le transfert des technologies continue de reposer sur la rationalité technique (Traoré, 2008). Ce qu'on croît être une simple divergence d'ordre technique entre la recherche agronomique et les paysans est en réalité une confrontation entre systèmes sociaux dans laquelle le savoir local est dominé (Dupré, 1991, P29). Ce sont la science et la technique qui assument de donner à cette domination ces légitimations (Habermas, 1973, cité par Dupré, 1991). Veauvy (citée par Dupré, 1991), en parlant de la transformation des savoirs paysans, met en cause le contact avec la vulgarisation, l'école et l'ensemble des interventions effectuées depuis les années 1960.

Il n'est pas question ici de revenir sur les oppositions classiques entre tradition et modernité, bien que ces problématiques soient encore actuelles. De nombreux écrits témoignent de la capacité du paysan à innover et à s'adapter aux situations nouvelles (Chambers et *al.*, 1994 ; Scoones et Thompson, 1999). Ces auteurs remettent en cause les démarches traditionnelles de recherche et de vulgarisation dans la question de non-adoption des innovations par les paysans et prônent la participation des paysans à toutes les étapes du processus de recherche-développement. Les tenants de ces idées insistent sur la nécessité de comprendre et de prendre en compte les savoirs des populations. Aujourd'hui les savoirs paysans semblent avoir été réhabilités. Cependant, les questions liées à leur maintien et à leur conservation suscitent beaucoup de débats. Nous sommes partie de l'étude des savoirs paysans sur les plantes pesticides pour apporter notre contribution au débat sur l'utilité des savoirs locaux.

L'objectif de cette étude est de dégager les pistes d'une réflexion méthodologique pour une complémentarité entre les approches de la recherche agronomique et les savoirs paysans. Il s'agira plus spécifiquement de :

- analyser la nature et les fonctionnalités des savoirs locaux en nous appuyant sur des théories qui s'affrontent et s'opposent ;
- évaluer les savoirs paysans notamment sur les plantes pesticides afin de cerner l'utilité des savoirs locaux, mais également leurs limites ;
- faire une proposition pour une intégration du savoir scientifique et du savoir local.

Pour appréhender les axes de recherche que nous nous proposons d'étudier, nous avons adopté, comme principales méthodes d'analyse, la recherche documentaire, les enquêtes de terrain et la technique de l'herbier.

Méthodes : l'étude s'est déroulée principalement dans les zones cotonnières du Burkina. Des enquêtes qualitatives et participatives ont été conduites dans les villages suivants : Gombélé Dougou, Daboura, Bala Sidéradougou, Bagassi, Sobara, Djigouéra, Fada, Dohoun, Douroula, Po, Boussara, Tiéfora, Dano, Koho, Bokuy, Bladi. Ils ont été choisis en fonction de la situation géographique et de la représentativité agro-écologique et ethnique. Dans chaque

¹ Le savoir local, c'est ici le savoir détenu par les paysans, c'est le savoir paysan.

village, les paysans enquêtés ont été choisis de façon aléatoire, mais en tenant compte du statut social (migrants, autochtones), du genre (hommes, femmes, jeunes et vieux). Des paysans (au total 200) appartenant aux groupes ethniques suivants ont été enquêtés : bwaba, bobo, dafing, peulh, mossi, samo, senoufo, karaboro, gouin, tiéfo, dioula, gourounsi et dagara et gourmatché.

Les outils de collecte suivants ont été utilisés :

- les Interviews semi-structurées avec guide d'entretien sur les savoirs, leur mode de transmission, etc.
- le profil historique a permis de reconstituer l'historique des pratiques paysannes sur les plantes pesticides.
- la matrice des contraintes et des solutions a permis de recueillir les avis des paysans sur les contraintes liées au maintien des savoirs locaux et d'identifier les solutions paysannes.
- l'herbier a permis d'identifier et d'évaluer les savoirs paysans sur les plantes pesticides (Voir en annexe). L'enquête s'est déroulée en deux temps : d'abord, nous nous sommes entretenue avec les paysans chez eux à domicile, pour recueillir leurs connaissances sur les plantes. Ensuite, nous nous sommes déplacée hors des concessions, accompagnée des paysans, pour cueillir la ou les plantes dont les fonctions et les usages avaient été décrits pendant l'entretien. Les plantes cueillies ont été collées dans un cahier à l'aide de bandes adhésives. Signalons, enfin, que les plantes collectées sous leurs noms locaux dans les villages, ont été ensuite identifiées sous leurs noms scientifiques par des agronomes ou des botanistes.

Les résultats obtenus sont présentés et discutés dans les sections qui suivent.

1. LES SAVOIRS PAYSANS : NATURE ET FONCTIONNALITES

1.1. Les savoirs paysans ne sont pas des ressources

Des thèses divergentes analysent la question des savoirs locaux (leur utilité, la nécessité de leur préservation ou non, leur rapport avec le savoir moderne). La disparition des savoirs paysans, c'est le symptôme de la situation qui leur est faite dans le contexte du développement (Dupré, 1991, p.29-30). Röling (cité par Dupré) pense qu'au lieu de maintenir les savoirs locaux et de les conserver comme des espèces rares, il est plus utile d'accorder notre attention aux paysans-chercheurs qui s'activent à adapter leurs exploitations aux conditions actuelles et à ouvrir de nouvelles perspectives (*ibid.*, p.29). Darré (*ibid.*, p.29) abonde dans le même sens : le plus important pour lui, ce n'est pas de préserver des savoirs, mais de conserver des ressources ; ces ressources ne résident pas dans des savoirs déjà acquis et construits, mais dans la capacité d'une population à produire des savoirs nouveaux adaptés au changement de situation. A l'opposé de ces thèses, d'autres auteurs considèrent les savoirs locaux comme des ressources.

1.2. Les savoirs paysans constituent des richesses

Les savoirs locaux constituent une richesse du point de vue de la diversité biologique. Ils sont considérés d'un point de vue génétique comme de vrais conservatoires de variabilité (Berthaud et Charrier, 1987 :57, cités par Dupré, 1991, p.29). Dans cette optique, la disparition des savoirs locaux équivaut à un appauvrissement du patrimoine génétique, et en définitive, à un amoindrissement des possibilités d'amélioration du matériel végétal (*ibid.*, p.29). Chastanet souligne le lien entre pratiques, savoirs et ressources. Elle pense que les savoirs ne se

manifestent qu'actualisés dans les pratiques ; la disparition de ces pratiques entraîne la disparition des savoirs sur les ressources (Chastanet, in Dupré, 1991).

Le débat sur l'utilité du savoir local quitte le camp des sciences sociales vers les sciences biologiques (Dupré, 1991, p.29). Tous les auteurs cités plus haut reconnaissent l'existence des savoirs paysans. Après avoir été reconnus, les savoirs locaux ne peuvent rester où ils sont, puisque ceux qui les détiennent sont désormais eux-mêmes placés (en tout cas dans l'idéologie actuelle du développement) dans une sorte de réaménagement tantôt appelé participation, responsabilisation ou interaction. Si la réponse donnée plus haut par Röling (1991) est directe et sans ambiguïté, à savoir adopter un désintérêt face au maintien des savoirs et soutenir les acteurs paysans, il nuance plus loin sa position en proposant un tri des savoirs paysans à conserver, puisqu'il propose un même système théorique d'analyse commun à tous les types de savoir. Un tel système permettra de soumettre les cas empiriques à un même système d'analyse et de reformuler des diagnostics pour l'action au sein d'une même problématique (Dupré, 1991). Cette proposition, si elle « démystifie » le savoir paysan, déplace la problématique des savoirs en la ramenant aux oppositions classiques savoir moderne/savoir traditionnel, objectif/subjectif, empirique/expérimental. Elle remet en cause la théorie sur le pluralisme des savoirs : les systèmes d'acquisition du savoir sont multiples, la science moderne n'en représente qu'un seul, même s'il est le plus puissant et le plus universel (Scoones et Thompson, 1999, p.9). Dotée d'un tel pouvoir officiel, la science moderne rejette tout ce qui ne rentre pas dans ses catégories de pensées ; or, une partie de l'expérience humaine ne rentre pas dans ces catégories, tout en ayant du sens à d'autres égards (De Sardan, 1995).

Ces analyses montrent la difficulté à cerner la problématique des savoirs locaux, l'embarras du « quoi faire de ces savoirs ou avec ces savoirs », et sous quelle forme ? Si l'on reconnaît le savoir rural, si l'on se garde d'un certain populisme qui met systématiquement en avant la nature « rationnelle et sophistiquée » du savoir local, alors trois questions nous semblent importantes à élucider :

- qu'est ce qu'il faut prendre dans le savoir paysan?
- auprès de qui le prendre?
- comment et sous quelle forme utiliser le savoir paysan?

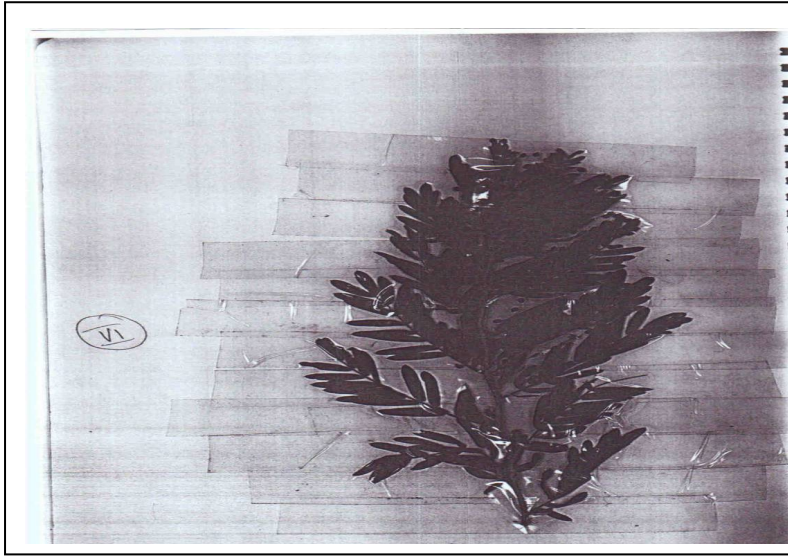
Pour apporter des réponses à ces questions, nous avons procédé à une évaluation des savoirs paysans notamment sur les plantes pesticides. Les résultats de cette évaluation sont présentés dans les paragraphes qui suivent.

2. LES SAVOIRS PAYSANS SUR LES PLANTES PESTICIDES ET INSECTIFUGES

2.1. Les multiples usages des plantes

La technique de l'herbier a permis d'identifier et d'évaluer les savoirs des paysans sur les plantes qui ont été collectées sur leurs indications dans des villages. Les résultats présentés ici concernent *Hyptis spicigera*, et *Cassia nigricans*, collectées à Dano, Tiéfora, Fada, Douroula et Darsalamy.

Figure 1. Cassia Nigricans collectée à Tiéfara en 2005



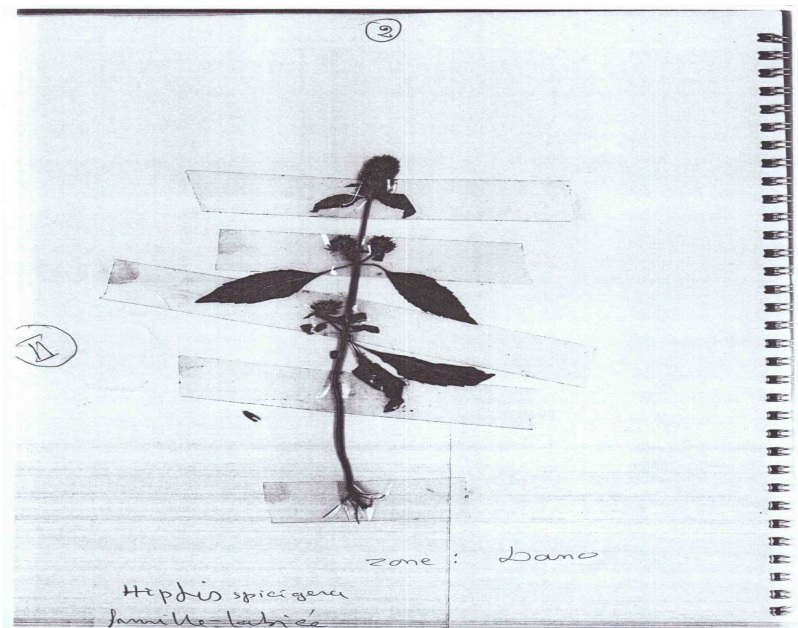
Source (Traoré A., 2008)

Cassia nigricans est connue à Tiéfara sous le nom « Napignan ». Les producteurs ont déclaré que cette plante avait un effet pesticide. « *Nous connaissons cette plante comme servant à protéger les semences contre les insectes. Elle est déposée au fond des greniers et est très efficace contre tout ce qui peut causer du dégât aux céréales. Nous l'utilisons sous forme de poudre que nous mélangeons aux semences* » ont-ils déclaré.

A Dano, les paysans ont déclaré que « Lodal » (nom local de *Cassia nigricans* en Dagara) était utilisé dans la conservation et le stockage des céréales (mil, sorgho, maïs, haricot). Cette plante permet d'éloigner les insectes. Les feuilles de « Lodal » sont cueillies, écrasées, et séchées au soleil. Elles sont ensuite pilées pour obtenir une poudre. On peut également utiliser les racines de la plante. On procède de la même façon qu'avec les feuilles. La poudre obtenue est épandue au fond du grenier avant de placer les céréales. Pour la conservation des céréales dans des sacs, il faut saupoudrer les sacs avant de les remplir de céréales. Avant d'utiliser la poudre, on peut la chauffer au feu. Cette plante est également utilisée pour traiter les semences. Les producteurs ont précisé que cette plante poussait sur les terrains gravillonnaires. On la trouve généralement dans les champs d'arachides et autour des concessions à la fin de l'hivernage (septembre à octobre), période qui correspond à la floraison de la plante (elle porte des fleurs jaunes). Elle a un goût très amer qui repousse les insectes.

A Douroula, la plante est connue sous le nom de « Dougouma diala » et est utilisée pour traiter les semences et les plaies des animaux.

Figure 2. *Hyptis spicigera* collectée à Dano en 2006



Source (Traoré A., 2008)

A Dano, les paysans nous ont renseignée, avec beaucoup de précisions, sur les fonctions et usages de « Dounvaar », nom local de *Hyptis spicigera*. Cette plante est utilisée « pour éloigner les moustiques, d'où son nom « feuilles des moustiques ». Elle a un effet répulsif pour tout insecte volant de la taille des moustiques. « Dounvaar » est également utilisée pour conserver les céréales ». A propos du mode d'utilisation, les paysans ont déclaré que « la plante est coupée à la base, et disposée sur le stock de céréales dans le grenier. Il est préférable de l'utiliser fraîche, car elle dégage une odeur très forte à ce moment là. Elle est également cueillie fraîche et déposée dans les chambres au chevet des couchettes, pour éloigner les moustiques. Pour qu'elle soit très efficace contre les moustiques, il faut jeter les feuilles utilisées et en cueillir de nouvelles le lendemain ». Les paysans ont par ailleurs précisé que « Dounvaar » était une plante des zones fertiles. On la rencontre sur des terrains gravillonnaires, argileux noirs, ainsi que sur des terres vierges. Ainsi, elle est présente à proximité des parcs d'animaux, dans les champs de case et à proximité des habitations. Elle meurt dès la fin de l'hivernage.

Hyptis spicigera a également été citée comme plante à effet pesticide à Tiéfara.. Selon les paysans, *Hyptis spicigera* ou « Tiépousing » (en karaboro) est utilisé pour lutter contre les insectes. Elle permet de bien conserver les céréales. Elle sert également à traiter les semences et les champs de coton. En ce qui concerne l'usage de la plante, le producteur a déclaré que les feuilles fraîches de « Tiépousing » sont cueillies et déposées dans un coin de la maison. On peut également la mélanger au neem pour le traitement du cotonnier. « Pour le traitement des semences, on intercale les feuilles et les semences : on place un peu de semences, on étale des feuilles de la plante au dessus, puis une couche de semence et ainsi de suite. La plante dégage une forte odeur très répulsive pour les insectes ».

A Douroula, *Hyptis spicigera* est connu sous le nom local « M'bampinson » en dafing, qui signifie « sens mauvais ». Dans ce village, les paysans ont déclaré que « M'Bampinson » était une plante dont on se sert pour éloigner les insectes et pour soigner le paludisme. « Pour combattre les insectes, les feuilles sont cueillies fraîches et déposées en branche dans le

grenier (au fond ou en surface). Pour soigner le paludisme, il faut faire bouillir les feuilles, boire et se laver avec cette décoction. Cette plante est également efficace contre les maux de têtes, les états fébriles et les boutons qui poussent dans les narines. Il faut dans ce cas privilégier les inhalations ».

A Fada, Hyptis spicigera ou Odjoufanho en gourmatché est utilisé dans les mêmes conditions qu'à Dano et à Tiéfora.

L'étude a révélé les multiples usages et fonctions de ces plantes. En effet, les plantes citées par les producteurs enquêtés sont utilisées comme bio-pesticide (traitement du cotonnier ou des semences) ; comme antibiotique (traitement des plaies des animaux) ; comme remède contre certaines maladies (paludisme, sinusite, maux de tête) ou comme insectifuges pour éloigner les moustiques. Les savoirs paysans nous renseignent également sur l'environnement physique (localisation de la plante : type de sol, période d'apparition, etc.), humain et biologique ainsi que sur l'utilité médicinale des plantes. Les savoirs paysans se situent ainsi à l'intersection de plusieurs disciplines : la médecine traditionnelle (animale et humaine), l'agronomie, l'entomologie et l'anthropologie. Ils sont ainsi un exemple de rapprochement pluridisciplinaire, une pluridisciplinarité tant recherchée, mais qui reste souvent dans l'ordre du discours. Ceci dit, le savoir traditionnel a des limites qu'il convient de reconnaître.

2.2. Les limites du savoir local

La première limite tient tout d'abord à son caractère oral. En effet, l'information étant présentée sous forme orale, le risque d'erreur est grand, limitant ainsi son transfert et son utilisation (Swift, 1979 ; Biggs et Clay, 1980, cités par Chambers et *al.*, 1994). Ensuite, le savoir local souffre d'un manque de précision quand un dosage ou une mesure est nécessaire, il souffre également de problèmes d'échelles. Les paysans n'ont pas pu nous dire exactement les dosages des plantes utilisées en médecine traditionnelle (cas de *Hyptis spicigera*). De plus, le savoir local peut s'effondrer suite à une crise environnementale, à une intervention extérieure (*ibid.*). Effectivement, l'étude des savoirs paysans sur les plantes pesticides a révélé une tendance à la disparition des plantes. La plupart des plantes connues des paysans ne sont pas utilisées. Les paysans déclarent que l'utilisation de ces plantes demande trop de temps. « Nous sommes devenus paresseux, nous aimons la facilité. Comme nous disposons d'une multitude de produits chimiques, nous les préférons, quitte à croupir sous le poids de l'endettement ». D'autres évoquent la rareté des plantes à cause de la désertification. En revanche, les plus jeunes déclarent ne pas avoir de connaissances sur les plantes.

L'analyse des savoirs paysans sur les plantes suscite la réflexion sur la problématique des savoirs locaux. La question de savoir « ce qu'il faut prendre dans les savoirs locaux » nécessite un inventaire des savoirs dans les principaux domaines qui sont vite cernés à travers l'analyse des contraintes majeures, des pratiques et stratégies paysannes utilisées pour lever ces contraintes. Il s'agit en l'occurrence du domaine variétal, de la fertilité des sols, de la protection des plantes, de l'agroforesterie. C'est dans le domaine de l'agroforesterie et de la protection des plantes que les savoirs paysans semblent les plus nombreux et les plus explicites. On retient également de l'étude que malgré la diversité ethnique des paysans enquêtés, il y a une communauté de pratiques. Aussi, les liens entre savoirs, pratiques et ressources sont révélés à travers les fonctionnalités des plantes ainsi qu'à travers leurs modes d'utilisation. Tout cela n'est bien cerné que si l'on s'intéresse à la fois aux savoirs et aux acteurs du savoir.

3. REHABILITATION DES ACTEURS OU « REVISITE » DU SAVOIR PAYSAN?

3.1. Considérer l'objet et le sujet du savoir

Nous proposons de reconsidérer à la fois l'objet et le sujet du savoir local. Il faut « revisiter » le savoir paysan pour distinguer « ce qu'il y a dedans » et « ce qu'il y a derrière » ce savoir. « Ce qu'il y a derrière ce savoir » nous renvoie au contexte c'est-à-dire à la culture, aux représentations, aux groupes, aux fonctions du savoir, aux modes d'apprentissage et de transmission. « Ce qu'il y a dans ce savoir » nous renvoie à l'objet du savoir, à l'utilité pratique. Cette distinction répond ici à un but théorique, le fait de séparer la fonction technique de celle sociale, culturelle, politique et symbolique. Elle nous renseigne sur les acteurs, sur la manière dont un savoir-faire s'infiltre et s'enracine dans le groupe pour devenir « savoir », en ressort sous forme de pratiques pour ensuite bénéficier de la légitimité au sein d'une communauté paysanne donnée. Cette distinction est-elle d'ailleurs pertinente ? Peut-on séparer le fait social et culturel du fait technique ?

3.2. Savoirs et rapport de domination

« Derrière les savoirs », il n'y a pas que des acteurs, mais aussi des façons de penser et d'agir, de transmettre d'un individu ou d'un groupe à un autre, à travers cela, des rapports de domination. On dépasse le seul domaine de l'agriculture et du savoir agricole. Le savoir en général est un signe de puissance. Des types de savoir (mythique, médicinal, agricole) qu'on rencontre en milieu rural, le savoir agricole est le plus ouvert. On trouvera que toute une communauté possède les mêmes savoirs agricoles tandis que les autres types de savoirs sont beaucoup plus protégés, très personnalisés. Cette perméabilité du savoir agricole permet qu'on s'y introduise pour mieux l'explorer afin d'en déterminer les éléments pertinents. Il est évident que cela passera par les acteurs paysans. Mais, en ne s'intéressant qu'aux paysans-chercheurs ou innovateurs comme le proposent Röling et Darré, nous risquons seulement de soutenir les agriculteurs qui savent ou ont su tirer profit des nouvelles alliances avec les intervenants extérieurs et d'exclure tous les autres qui, pourtant, montrent par leurs stratégies multiples, leur volonté à lever ou à contourner les nouvelles contraintes liées au changement. Par ailleurs, les paysans-chercheurs ou innovateurs ne sont forcément ceux-là qui détiennent le savoir local.

Ainsi, il ne s'agit pas seulement « *de connaître quels sont les acteurs dont le savoir est reconnu, mais quels sont les acteurs qui savent, quelles sont les personnes qui ont accès à quel savoir et qui peut reproduire un savoir nouveau et comment ? Il convient de se demander plus précisément de quelle manière les populations pauvres, faibles et vulnérables, ainsi que les femmes et les exclus peuvent être soutenus dans leurs propres observations, expériences et analyses pour créer et renforcer leur propre savoir...et influencer sur les priorités formelles de la recherche* » ? (Scoones et Thompson, 1999). Les interactions ont lieu entre les différents acteurs paysans et les chercheurs et vulgarisateurs par le biais des institutions... (*ibid.*, p.11). Ainsi, il y a un enjeu politique lié à l'intégration des savoirs qui est analysé dans la section ci-après.

4. L'INTEGRATION DES SAVOIRS : UN ENJEU POLITIQUE

4.1. Le scepticisme des scientifiques

L'intégration du savoir des populations dans la science formelle doit débiter par un dialogue basé sur des relations de confiance, de sorte que les agriculteurs, les chercheurs et les vulgarisateurs se considèrent comme des partenaires, conjointement responsables d'un

processus et d'un produit commun (Scoones et Thompson, 1999, p.61). Ce nouveau « professionnalisme » est encore hésitant. La facilitation de l'analyse par les agriculteurs dépourvus de ressources et l'apprentissage à leur contact donne naissance à de nouvelles incertitudes qui viennent bouleverser les convictions tranquilles liées à la science normale que tout le monde connaît (*ibid.*, p.11). Il y a un enjeu de pouvoir qui explique cette attitude indécise à l'égard du savoir local. Il paraît évident que le caractère extractif de la recherche participative maintient le chercheur dans une position dominante (*ibid.*, p.20-21).

Les mêmes auteurs admettent que ces processus interactifs constituent plus une alternative à l'adoption des technologies et à la disparition des savoirs qu'une solution définitive (Scoones et Thompson, 1999). Pour Sikana (*ibid.*, p.135), la nature stratégique et dynamique du savoir fait que la création d'un partenariat entre la science et le savoir local relève de la gageure. Néanmoins, la science doit accepter ce dynamisme parce que la réalité des agriculteurs en est absolument indissociable (*ibid.*, p.135).

4.2. Le scepticisme des paysans

C'est également dans un élan de scepticisme que les paysans abordent les possibilités d'une intégration entre la science moderne et les savoirs paysans. En effet, la plupart des paysans enquêtés déclarent que la collaboration entre eux et les intervenants est caractérisée par des rapports de domination, rendant impossible toute réhabilitation des savoirs locaux. Ils évoquent également le poids de la tradition (transmission très protégée du savoir), l'influence de la religion (conflit entre religions et traditions) et l'impact de la pauvreté, sur le maintien des savoirs locaux.

Cet enjeu politique influe sur les choix méthodologiques opérés par la recherche. La construction d'un nouvel environnement favorable à l'expression et à l'intégration des savoirs locaux incombe en grande partie à la recherche et aux politiques. Certaines barrières (notamment celles linguistiques et financières) qui relèvent aussi de la responsabilité politique constitueront sans aucun doute un frein à cette évolution méthodologique.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

L'entrée par les savoirs paysans présente un intérêt d'ordre méthodologique et favorise les processus interactifs (interaction entre les acteurs et entre les savoirs). En perspective, il est urgent d'entreprendre l'inventaire exhaustif des savoirs locaux au Burkina. Il est également souhaitable que tous les acteurs locaux soient concernés par cet inventaire, non pas seulement les paysans-innovateurs. L'implication des différentes catégories devrait se faire selon le souhait d'une interaction. Cela a l'avantage de favoriser le dialogue et l'échange entre les chercheurs et les paysans. Les chercheurs apprendront ainsi au contact des agriculteurs. Ce processus interactif permettra de « reformuler des diagnostics pour l'action ». La révision des méthodes et du rôle des acteurs implique donc un « nouveau professionnalisme » qui favorise la complémentarité entre le savoir scientifique et le savoir moderne.

REFERENCES

- BERTHAUD A., CHARRIER J.**, 1987, cités par Dupré Georges (sous dir.), 1991, *Savoirs paysans et développement*, Paris, Karthala-ORSTOM
- CHAMBERS R., PACEY A., THRUPP A.**, 1994, *Les paysans d'abord, les innovations des agriculteurs et la recherche agronomique*, Paris, Karthala-CTA.
- CHASTANET M.**, *La cueillette des plantes alimentaires en pays soninké-Sénégal depuis la fin du 19ème siècle, Histoire et devenir d'un savoir-faire paysan*, citée par Dupré G. (sous dir.), 1991, *Savoirs paysans et développement*, Paris, Karthala-ORSTOM
- DARRE J. P.**, *Fond commun et variantes dans un système local de connaissance technique*, Lauragais France, cité par Dupré G. (sous dir.), 1991, *Savoirs paysans et développement*, Paris, Karthala-ORSTOM, P.333.
- DUPRE G.** (sous dir.), 1991, *Savoirs paysans et développement*, Paris, Karthala-ORSTOM, 524 p.
- RÖLING N.**, *Les systèmes institutionnels du savoir et les savoirs paysans- Proposition pour le développement technique*, cité par Dupré G. (sous dir.), 1991, *Savoirs paysans et développement*, Paris, Karthala-ORSTOM, p. 489.
- SCOONES I, THOMPSON J.**, 1999, *La reconnaissance du savoir rural- Savoir des populations, recherche agricole et vulgarisation*, Paris, CTA-Karthala, 474 p.
- SANKARA E., NAMONO A.**, 2004, *Analyse institutionnelle des perceptions des principaux acteurs sur les Bonnes Pratiques Agricoles dans les systèmes de production coton-céréales-élevage dans l'ouest du Burkina*, Bobo-Dioulasso, FAO-INERA, 2004.
- DE SARDAN J. P. O.**, 1995, *Anthropologie et Développement*, Paris, Karthala.
- DE SARDAN J. P. O.** 1991, *Savoirs populaires et agents de développement*, cité par **De Sardan J. P. O., Paquot E.** (sous dir.), 1991, *D'un savoir à l'autre, Les agents de développement comme médiateurs*, Gret.
- TRAORE A.**, 2008, *Recherche agronomique et pratiques paysannes à l'ouest du Burkina Faso*, Thèse en Anthropologie et Sociologie du Politique, Université de Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis, Tome I et II, 493 p.
- VEAUVY M. C.**, *L'usure des sols et ses représentations sociales : Le cas de la Provence contemporaine*, p. 111, citée Dupré Georges (sous dir.), 1991, *Savoirs paysans et développement*, Paris, Karthala-ORSTOM, 524 p.